

CERCLE D'ETUDES CINEMATOGRAPHIQUES

Saison 2018-2019 - INTERGENERATIONS

MIA MADRE, de Nanni Moretti (Italie/France, 2015), 1h46

Sélection officielle compétition Cannes 2015, Prix du Jury Œcuménique

David di Donatello et Nastro d'argento à Margherita Buy (Meilleure actrice) et Giulia Lazzarini (Meilleure actrice dans un second rôle)

Réalisateur : Nanni Moretti
Scénario : Nanni Moretti, Valia Santella, Gaia Manzini, Chiara Valerio, Francesco Piccolo
Photographie : Arnaldo Catinari Montage : Clelio Beneven
Décors : Paola Bizzarri Costumes : Danilo Donati
Interprètes : Margherita Buy (Margherita), Nanni Moretti (Giovanni), John Turturro (Barry Huggins), Giulia Lazzarini (Ada), Beatrice Mancini (Livia), etc.

Le réalisateur

Né en 1953 à Brunico (province de Bolzano), Nanni Moretti est un autodidacte complet. A 20 ans à peine, alors qu'il a déjà signé quelques courts métrages en super 8 dont *La sconfitta* et *Pâté de bourgeois*, ses premiers films, en 1973, il demande à Marco Bellocchio, Peter Del Monte et aux frères Taviani de devenir leur assistant... Ces derniers se contentent de lui offrir un petit rôle dans *Padre Padrone*; car, à les entendre, Moretti n'a déjà plus rien à apprendre.

Il signe son premier long métrage en 1975 (*Je suis un autarcique*, tourné en Super 8 et gonflé en 16mm), suivi en 1977 de *Ecce Bombo*, qui est longtemps resté son plus grand succès commercial. Il y interprète lui-même, pour la première fois, le personnage de Michele Apicella, son double. Cette créature constitue le sujet idéal de sa caméra — malléable et corvéable à merci, délirant, instable, infantile; et il porte en lui le regard subjectif du cinéaste, désabusé et poétique, sur le monde. On retrouve ensuite ce personnage dans *Sogni d'Oro* (1981), *Bianca* (1984), *La messa è finita* (1985) et *Palombella Rossa* (1989). Atteint d'un cancer, il doit faire une pause dans son travail. Ensuite, il laisse tomber le masque de Michele Apicella pour se mettre lui-même en scène dans son *Journal intime* (1993), où il raconte notamment sa maladie ; et dans une sorte de suite à ce journal, *Aprile*, en 1998, il évoque la naissance de son premier enfant. S'éloignant de cette dimension autobiographique il signe ensuite *La stanza del figlio* (2001), drame lumineux sur la mort d'un fils qui lui vaut la Palme d'Or à Cannes, le redoutable *Il Caïmano* (2006) qui critique clairement la figure de Berlusconi, et enfin le corrosif (et très jouissif) *Habemus Papam* (2011). Moretti a aussi signé un remarquable documentaire sur l'ancien parti communiste italien devenu parti des démocrates de gauche (PDS), *La cosa* (1990) et il vient de tourner *Santiago, Italia* (2018). un autre documentaire sur les employés de l'ambassade italienne à Santiago du Chili qui, au moment du coup d'état de 1973, ont transformé l'Ambassade en camp de réfugiés et exfiltré de nombreux chiliens en Italie avec le soutien discret du gouvernement. Un film qui résonne curieusement dans l'Italie d'aujourd'hui qui se ferme aux réfugiés.

Moretti, enfin, n'est pas seulement auteur, acteur et metteur en scène de ses propres films. Il est aussi le vibrant défenseur du cinéma dit «d'auteur» en Italie. Sous le nom générique de la Sacher Film, sa propre société de production, il contribue à faire exister plusieurs longs métrages de cinéastes italiens qu'il entend soutenir. En 1989, il inaugure les «Sacher d'Oro» du cinéma italien, récompenses qu'il détermine lui-même en toute subjectivité. En 1991, il ouvre à Rome une salle de cinéma d'art et d'essai, le Nuovo Sacher. Au début de l'été 1996, il inaugure avec succès, dans son propre cinéma, le «Sacher Festival» consacré aux courts métrages de jeunes cinéastes prometteurs. Enfin, il se transforme également en distributeur de films d'art et d'essai sur tout le territoire italien. Ainsi, grâce à sa persévérance et à son engagement, toute une nouvelle génération de cinéastes a retrouvé le courage et l'envie de faire des films.

Le film

Margherita (Margherita Buy, grande figure du cinéma italien) est une réalisatrice d'une cinquantaine d'années dont la mère Ada, ancienne professeur de latin, est en train de mourir. Elle s'en occupe avec son frère Giovanni (incarné par Nanni Moretti), qui fait office de modèle, toujours très présent pour sa mère à l'hôpital. Margherita, quant à elle, est très prise par le film qu'elle est en train de tourner, dans lequel joue un acteur américain mondialement connu, Barry Huggins, au caractère difficile. Margherita vient aussi de quitter son compagnon, Vittorio, et s'inquiète pour sa fille adolescente, Livia, qui obtient de mauvais résultats à l'école principalement en latin et qui souhaite par conséquent changer de filière.

Autobiographie déguisée

Dans *Mia madre*, Moretti renoue avec la veine plus autobiographique de son cinéma, l'air de ne pas y toucher, et qui plus est à double titre. D'une part en abordant la question de la mort d'une mère, à la manière d'un fils inquiet et bienveillant. D'autre part en réintégrant le questionnement du cinéma en train de se faire au cœur du film. Et si la figure du cinéaste est ici transférée sur le personnage d'une femme, Margherita, elle apparaît bien vite comme une sorte d'alter-ego de Moretti, réalisatrice en crise, au début d'un tournage compliqué avec une star hollywoodienne pour qui l'Italie se résume à la Pasta, à Roma et Fellini... Moretti joue, cette fois, le rôle du frère de Margherita, Giovanni, conscience morale au surmoi hyper-développé qui ne cesse de faire culpabiliser sa sœur, lui montrant comment un «bon» fils doit faire avec sa propre mère hospitalisée...

Dans un entretien, Moretti précisait combien « *le point de départ (du film) est autobiographique, bien sûr. Ma mère enseignait le latin et le grec comme le personnage du film. Son dernier mot avant la mort, "À demain", lui ressemble aussi beaucoup. Elle avait ce caractère positif. J'ai volé quelques fragments à la réalité, puisque j'ai relu le journal que j'écrivais au moment de la mort de ma mère. Raconter cette histoire me permet d'entretenir ma relation avec elle, de continuer à la faire vivre.* »

Faire quelque chose de différent

Déguisé sous les traits de la réalisatrice Margherita, Moretti se montre stressé, déchiré entre ses différentes obligations de (mauvaise) mère qui ne sait s'occuper de sa fille en échec scolaire, de (vilaine) fille qui ne sait s'occuper de sa mère hospitalisée, et de cinéaste embrouillé qui ne sait plus comment faire du cinéma. Le film développe une forme de tension entre la dimension intime du propos (les récits familiaux) et politique : Margherita s'attache en effet à tourner un film militant mettant en scène des ouvriers dont l'usine est rachetée par les Américains, avec ce patron importé représenté par la figure hystérique et caricaturale de John Turturro. Mais elle se rend compte peu à peu que son film joue faux, et tourne court, ridiculement inutile... Son frère le lui dit d'ailleurs clairement : «Fais quelque chose de différent !».

De fait, c'est un peu comme si la fin d'*Aprile* (où Moretti mettait en scène son vieux rêve de film musical sur un boulanger trostkyste) rencontrait *La chambre du fils* et son intimité. *Mia Madre* se dévoile comme une fusion de tous les différents cinémas du cinéaste italien, une sorte de synthèse qui nous emmène vers une réflexion sur la création. Comme pour dire qu'on ne peut plus, aujourd'hui, faire des films politiques comme jadis, que cela ne sert plus à rien, et que c'est en prenant le temps de se regarder, de se faire confiance, en toute intimité et sincérité, que l'on arrive à faire bouger les lignes. Ce n'est finalement pas si surprenant que le tout dernier film de Moretti, qui suit directement *Mia Madre*, ne soit pas une fiction mais un documentaire foncièrement politique où, à travers le rôle de l'Italie au moment du coup d'état au Chili en 1973, il fait écho à la situation politique italienne actuelle.

Pour Les Cahiers du Cinéma, qui le considèrent comme étant le meilleur film de l'année 2015, *Mia Madre* est «un film dont l'émotion emporte tout sur son passage, de ceux qui laissent chancelant, en larmes, hanté (...) Il trace avec l'assurance des chefs d'œuvre une route sombre mais dégagée, de l'effondrement à la résilience.»

Fiche composée par Frédéric Maire